

## La ville dans la littérature allemande du Moyen Âge (*Sangspruchdichtung*, grand poème didactique, chroniques urbaines)

**DANIELLE BUSCHINGER**  
Université de Picardie Jules Verne

De tous temps les villes ont été les centres de la vie économique, sociale, culturelle et politique. Au Moyen Âge leur vitalité s'est exprimée par la construction d'imposantes cathédrales<sup>1</sup>. Le plus ancien et le plus célèbre témoignage sur la richesse d'une ville est celui de Thomas d'Angleterre dans son *Tristan* : « Lundres est mult riche cité » (2805). C'est la meilleure ville de la chrétienté, la mieux fortifiée et la mieux située et dont les habitants vivent agréablement. Habitants industriels, ville où arrivent marchandises de tous les pays du monde et marchands chrétiens. C'est la ville où le roi Marc habite ». L'éloge de la ville de Londres (2805-2816) que fait le poète pourrait être un indice tendant à prouver que Thomas était d'origine citadine, peut-être insulaire. Le poète vante la prospérité de la cité, ses fortifications et sa situation, mais aussi la vie agréable et joyeuse de ses habitants, leur générosité et leur honneur. C'est le cœur de l'Angleterre, la résidence, voire la capitale, du roi Marc, qui n'est plus seulement roi de Cornouailles, comme chez Eilhart von Oberg.

Comment désigner l'habitat urbain en Allemagne au Moyen Âge ? Sébastien Rossignol parle des « difficultés de définir le phénomène urbain du haut Moyen Âge »<sup>2</sup>. Il cite l'historien allemand Walter Schlesinger qui « constata que le mot *civitas*, dont *urbs* était considéré comme un synonyme, avait toujours été traduit par le mot *burg*... ». Schlesinger résuma ses observations en un dicton fameux : selon lui, du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, « *Burg ist gleich Stadt* » : la *civitas* est une *burg* qui est une ville<sup>3</sup>. Sébastien Brather expose « l'énorme variété qui existe au sein des formes d'habitat que l'on range habituellement dans la catégorie générale d'urbain »<sup>4</sup>. Brather distingue notamment entre *Seehandelsplätze* [places de commerce maritime] et *Burgstädte* [complexes d'habitats proto-urbains reliés au pouvoir politique] et met l'accent sur « l'importance historique incontournable du droit urbain »<sup>5</sup>.

Dans une communication présentée à un colloque organisé sur la ville à Boulogne sur Mer en novembre 2017, j'ai montré que dans un nombre limité de textes du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles (essentiellement la tradition de *Tristan*, *Reinhart Fuchs*, *Chronique rimée de Livonie*), *stat* et *burc* étaient parfois interchangeables ; souvent il apparaissait que la *stat* est issue d'un *burc*. Les *burgaere*, quant à eux, sont dès le XIII<sup>e</sup> siècle des habitants des villes jouissant du droit de bourgeoisie, qui accorde libertés, justice, protection et droits, et astreints en tant que tels à un genre de service militaire. En conséquence, on pourrait penser que *stat* désigne toujours une

<sup>1</sup> « Die Städte waren die Zentren des wirtschaftlichen, gesellschaftlichen und kulturellen Lebens, deren Vitalität ihren beeindruckenden Ausdruck im Bau imposanter Kathedralen fand », Heribert R. Brenning, *Der Kaufmann im Mittelalter. Literatur – Wirtschaft – Gesellschaft*, Pfaffenweiler, Centaurus-Verlagsgesellschaft, 1993, p. 77.

<sup>2</sup> Sébastien Rossignol, *Aux Origines de l'identité urbaine en Europe centrale et nordique. Tradition culturelles, formes d'habitat et différenciation sociale (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brépols, 2013, p. 11.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 12 et 14.

<sup>4</sup> Sébastien Brather, *Archäologie der westlichen Slawen. Siedlung, Wirtschaft und Gesellschaft im früh- und hochmittelalterlichen Ostmitteleuropa*, Berlin / New York, De Gruyter, 2001, p. 140-154, p. 19

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 18.

ville franchisée<sup>6</sup>. Ici je vais d'abord étudier la place qu'occupe la ville dans la *Sangspruchdichtung* et le grand poème didactique, puis je prendrai en considération quelques chroniques urbaines en Allemagne.

### La ville dans la *Sangspruchdichtung* [le discours chanté] et le grand poème didactique

Les mécènes des *Sangspruchdichter* sont presque uniquement des membres de la haute noblesse – rois, princes, ducs et comtes –, les petits nobles sont rares et la bourgeoisie des villes joue un rôle négligeable. Seules les plus grandes des cours (ainsi Heidelberg, Munich, Prague, Vienne) ont marqué de leur empreinte ce genre littéraire. En comparaison du grand nombre de mécènes princiers (il y a plus de soixante-treize noms en tout), le nombre des villes qui encourageaient les arts est infime. Le poète du XV<sup>e</sup> siècle, Michel Beheim, est le seul à avoir établi la liste de ses mécènes, essentiellement des princes, rois et même un empereur<sup>7</sup>. Beheim passe cependant sous silence qu'il était également au service de nombreuses villes, ce qui est prouvé par des documents d'archives (il fut rémunéré par les villes d'Augsbourg, de Vienne et de Nördlingen). Les villes de Nördlingen et de Nuremberg ont donné salaire à Muskatblut (1<sup>ère</sup> moitié du XV<sup>e</sup> siècle). Il est donc manifestement erroné de vouloir mettre le développement et la pratique de la « poésie du discours chanté » en rapport avec le développement de la ville médiévale et de la bourgeoisie citadine.

La ville joue également un rôle négligeable parmi les thèmes abordés par les poètes. Cependant une évolution favorable à la ville se dessine de façon très timide.

#### « Guerre du margrave »

Bien qu'au cours du XIII<sup>e</sup> siècle les villes commencent à jouer un rôle important dans la vie politique (par exemple la ligue des villes rhénanes et la Hanse), cette évolution n'est nullement reflétée dans la *Sangspruchdichtung*. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (entre 1347 et 1410) où il y a des démêlés à l'intérieur des villes et où les villes livrent des combats violents contre les princes de l'Empire que la ville commence à jouer un rôle dans la *Sangspruchdichtung* dans laquelle sont rapportés des événements locaux du point de vue des habitants des villes ou d'un parti urbain. Par exemple Keppensen (ou Kempensen) (LHL I, 21)<sup>8</sup> parle d'une attaque subie par la ville de Lüneburg, et ce du point de vue du parti de Lüneburg ; un poète anonyme (LHL I, 24) parle de la victoire des habitants de Stendal sur une armée des comtes du Harz du point de vue du parti de Stendal.

La « Guerre des villes ou du margrave » (fin juin 1449-juillet 1450)<sup>9</sup> oppose, sous le commandement du margrave Albrecht Achille de Brandebourg-Ansbach, le burgrave de Nuremberg, une coalition de princes, parmi lesquels se trouve Dietrich von Erbach, archevêque de Mayence, à la ligue des villes souabes, franconiennes et bavaraises de l'Allemagne du sud

<sup>6</sup> Voir Manfred Groten, *Die deutsche Stadt im Mittelalter*, Stuttgart, Reclam, 2013 (RUB19066).

<sup>7</sup> Ce sont l'empereur Frédéric III (jusqu'à 1466), le roi Christian I<sup>er</sup> du Danemark et le roi Ladislas Posthume de Hongrie et Bohême (mort en 1457), ainsi que des princes territoriaux, le margrave Albert de Brandebourg, le duc Albert III (mort en 1460) et le duc Albert IV de Bavière qui était également le mécène de Ulrich Fueterer, le duc Albert VI d'Autriche (mort en 1463), le comte Ulrich II de Cilli (mort en 1456), le comte Eberhard V de Wurtemberg et le comte Frédéric I<sup>er</sup> le Victorieux du Palatinat (mort en 1476).

<sup>8</sup> *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, Gesammelt und erläutert von R. von Liliencron, Leipzig, 1865-1867.

<sup>9</sup> Stefan Hohmann, *Friedenskonzepte. Die Thematik des Friedens in der deutschsprachigen politischen Lyrik des Mittelalters*, Köln / Weimar / Wien, Böhlau, 1992 (Ordo. Studien zur Literatur und Gesellschaft des Mittelalters und der frühen Neuzeit. Vol. 3), p. 381-385.

(essentiellement Augsbourg et Ulm), sous la conduite de Nuremberg qui renforce ses fortifications et prend des mesures pour l'approvisionnement de sa population. Les villes voulaient en premier lieu conserver leur autonomie, et ne pas être intégrées dans les territoires, en train de se constituer, des princes territoriaux. Dans cette guerre, Michel Beheim qui était au service du margrave Albrecht Achille prend parti, de façon compréhensible, pour les princes contre les villes<sup>10</sup> :

- 54 : fable contre les traités entre les villes et princes de l'Allemagne du sud, quand le margrave, qui était vraisemblablement le commanditaire, a dû restituer ses conquêtes faites pendant la guerre des villes (1453) ;
- 318 : fable sur la guerre elle-même : Beheim condamne l'arrogance des *pauren in den steten* [des paysans dans les villes, nom donné par le poète aux habitants des villes pour les disqualifier], qu'il compare avec le *übermut* [la *superbia*] de Lucifer (v. 70), parce que comme lui ils troublent l'*ordo* voulu par Dieu (environ 1449) ;
- 55 : fable qui parle des princes vaillants et des citadins peureux ;
- 323 raconte une expérience vécue de Beheim : les strophes I/II se réfèrent à janvier 1450, quand le margrave Albrecht et d'autres princes ont mené sans succès le 12.1.1450 à Heidelberg des négociations avec les villes ;
- 410 couvre les habitants des villes des pires invectives et insultes.

Contrairement à Michel Beheim, « porte-parole du parti de la noblesse »<sup>11</sup>, Ulrich Wiest (LHL I,89) et Hans Rosenplüt, « l'auteur citadin le plus marquant du xv<sup>e</sup> siècle »<sup>12</sup> (LHL I, 93/ Reichel 203-19 « *Der Margrafenkrieg* » [La guerre du margrave]), qui a écrit un poème à la gloire de Nuremberg, « *Der Lobspruch auf Nürnberg* » (Reichel, p. 220-234)<sup>13</sup>, et un autre à celle de Bamberg, « *Der Lobspruch auf Bamberg* » (Reichel, p. 235-240), en revanche, prennent dans cette querelle le parti des villes : Rosenplüt parle du point de vue de Nuremberg qui dans la « guerre des villes ou du margrave » avait le rôle de commandement et, le 11 mars 1450, remporta même la victoire sur le margrave Albrecht Achille à l'étang de Pillenreuth : entre autres choses le poète décrit la situation dans la ville elle-même pendant et après la guerre et considère la ville comme un havre de paix et comme « l'idéal d'une société harmonieuse dans laquelle les différents membres vivent pacifiquement les uns avec les autres et où le droit et l'ordre sont assurés » (v. 408-409)<sup>14</sup>. (Voir aussi les trois poèmes anonymes LHL I 91, LHL I 92 A et B, qui représentent également le parti des villes ; LHL I 90, d'un anonyme, qui plaide la cause des princes, est sans doute une réaction au chant d'Ulrich Wiest LHL I 89<sup>15</sup>).

### Doctrines des états : la place de la ville et des bourgeois dans la société

Dans la poésie du « discours chanté » de la fin du Moyen Âge, s'affrontent deux conceptions différentes de la société : la hiérarchie courtoise traditionnelle *grâven, ritter, vrîen, dienstman* [comtes, chevaliers, libres, ministériaux], et l'ancienne formule *orare, pugnare*,

<sup>10</sup> Ulrich Müller, *Untersuchungen zur politischen Lyrik des deutschen Mittelalters*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1974 (Göppinger Arbeiten zur Germanistik 55/56), p. 246-267.

<sup>11</sup> « Sprachrohr der Adelspartei », Stefan Hohmann, *op. cit.*, p. 396.

<sup>12</sup> « der prominenteste "Stadtator" des 15. Jahrhunderts », *Ibid.*, p. 401.

<sup>13</sup> « *Der Lobspruch auf Nürnberg* », Hans Rosenplüt, *Reimpaarsprüche und Lieder*, Jörn Reichel, éd., Tübingen Max Niemeyer Verlag, 1990, p. 220-234. Cf. Stefan Hohmann, *op. cit.*, p. 407-412.

<sup>14</sup> « *als das Ideal einer harmonischen Gesellschaft, in der alle einzelnen Glieder in Frieden miteinander leben und Recht und Ordnung gesichert sind* ».

<sup>15</sup> Ulrich Müller, *op. cit.*, p. 236-237.

*agricola-laborare*<sup>16</sup>. Ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge tardif que le Tiers-Etat s'est scindé en deux : en habitants des villes, essentiellement les artisans, qui constituaient une élite, et la masse de ceux qui travaillaient (*laboratores*)<sup>17</sup>.

Tandis que Boppe (HMS II 380 : I 12 ; Alex 44)<sup>18</sup> évoque les « *burger in den stetten* » [les bourgeois dans les villes] seulement comme les victimes d'un mauvais souverain et les cite comme témoins, Hardegger, quant à lui, dénombre avant le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle les villes parmi les puissances politiques : « *künig, vürsten, graven, vrîen, dienest man, die starken stete in al der werlte* » [roi, princes, comtes, hommes libres, ministériels, les villes puissantes dans le monde entier] (HMS II 136 : I 12), et il cite le marchand et le paysan dans une énumération des ordres sociaux : rois, princes, comtes, ministériels, hommes libres, prêtres, monastères noirs et les blancs, plus d'un marchand, paysans (HMS II 137 : IV « *künige, vürsten, graven, dien[e]st man, vrije herren, pfaffen, swarziu kloster unt diu wizen, mangel kouf man, gebur[e]* »). Mais c'est plutôt une exception, car la ville en règle générale est vue de façon plutôt négative comme le lieu du mensonge : « *lüge ist in der stat* », écrit Marner (XV 17,15), qui la désigne comme le lieu où séjournent de vils gens de rien (XV 13, 21 « *übele schalke* »)<sup>19</sup>.

Muskatblut<sup>20</sup> blâme en G 73, une véritable revue des états, tous les états, sans oublier les habitants des villes et les paysans : v. 31sq. *Furst erenrich [...] herre wol geboren [...] beide ritter vnd knechte, / Priester, amptlude [...] burger, büman* [princes comblés d'honneurs, seigneurs bien nés, aussi bien chevaliers qu'hommes d'armes, prêtres, hommes chargés d'un office, bourgeois, paysans] sont tous rendus responsables pour l'injustice, la violence et la corruption qui règnent dans l'Empire.

Dans l'ordre social, fort conservateur, ébauché par les *Sangspruchdichter*, il n'est chez aucun poète question des habitants des villes en tant que tels. Les marchands (*koufliute*) ne sont mentionnés qu'en passant, dans une critique acerbe de ceux-ci, critique qui reflète l'opposition de l'Église contre le commerce. Au Moyen Âge tardif on assiste cependant à l'essor d'une nouvelle catégorie sociale, la bourgeoisie, qui n'a pas été prise en considération par la littérature. Dans la hiérarchie sociale urbaine le marchand<sup>21</sup> joue de fait un rôle important : c'est ainsi, par exemple, que, comme le rappelle Pierre Monnet<sup>22</sup>, « le Conseil est dominé par les marchands... Il demeure le pivot du système en tant que porteur de privilèges de commerce ». Le prédicateur franciscain Berthold von Regensburg déclare « que les marchands étaient utiles

<sup>16</sup> Cette expression fut forgée, entre autres selon le principe de la Trinité, d'un côté aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles en Angleterre par le roi Alfred le Grand (893-901) et par Ælfric (vers 995), de l'autre au IX<sup>e</sup> siècle par le moine Haymon d'Auxerre et au XI<sup>e</sup> siècle par Adalbéron de Laon (entre 1027 et 1031) et Gérard de Cambrai (vers 1024) sur la base d'anciennes traditions (Grégoire le Grand, 590-604 ; saint Augustin, 354-430 ; Denis l'Aéropagite, vers 500 ; Boèce, vers 480-vers 524) et fut développée ensuite essentiellement au XII<sup>e</sup> siècle. Cette seconde conception tripartite de la société fut introduite dans la littérature par Benoît de Sainte Maure à la cour de Henri II Plantagenêt dans l'*Estoire des ducs de Normandie* (entre 1173-1175 et 1180-1185), ce qui prouve qu'elle fut généralement acceptée et était devenue un lieu commun. Voir Georges Duby, *Les Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, éditions Gallimard, 1978, p. 11-12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 424-425.

<sup>18</sup> Friedrich Heinrich von der Hagen, éd., *Minnesinger. Deutsche Liederdichter des XII., XIII. und XIV. Jahrhunderts*. 4 Teile. 3 Bände. Leipzig, Verlag von Johann Ambr. Barth, 1838 (HMS). Heidrun Alex, éd., *Der Spruchdichter Boppe*, Edition-Übersetzung-Kommentar, Tübingen, Niemeyer, 1998.

<sup>19</sup> Philipp Strauch, éd., *Der Marner*, Strasbourg / Londres, Trübner, 1876 (*Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker XIV*). Mit einem Nachwort, einem Register und einem Literaturverzeichnis von Helmut Brackert, Berlin, De Gruyter, 1965.

<sup>20</sup> Eberhard von Groote, éd., *Lieder Muskatblut's*, Cologne, DuMont-Schauberg, 1852.

<sup>21</sup> Heribert R. Brenning, *Der Kaufmann im Mittelalter. Literatur – Wirtschaft – Gesellschaft*, Pfaffenweiler, Centaurus-Verlagsgesellschaft, 1993.

<sup>22</sup> Pierre Monnet, *Villes d'Allemagne au Moyen Âge*, Paris, Éditions Picard, 2004, p. 36-39 et p. 94-95. Voir aussi Eberhard Isenmann, *Die deutsche Stadt im Mittelalter (1150-1550). Stadtgestalt, Recht, Verfassung, Stadtrecht, Kirche, Gesellschaft, Wirtschaft*, Vienne / Cologne / Weimar, Böhlauverlag, 2012, p. 62.

parce qu'ils apportaient "d'un pays dans un autre" les biens nécessaires »<sup>23</sup>. Rappelons la constitution du système hanséatique<sup>24</sup>.

Dans ce cadre se dessine chez Hugo von Trimberg (vers 1230 – vers 1313)<sup>25</sup> une réhabilitation du marchand, du moins de celui qui fait du commerce avec des pays éloignés ; de fait, le poète prend en compte, comme certains théologiens et spécialistes du droit ecclésiastique, les grands dangers auxquels ces marchands sont exposés dans l'exercice de leur profession (8175-6). Et Hugo von Trimberg insiste certes sur l'égalité de tous les états devant Dieu (505 ff.), mais il va, comme les autres poètes, jusqu'à penser que celui qui essaie de toucher à l'*ordo* commet un péché contre Dieu et annonce la fin du monde (4485 ff.). Hugo von Trimberg accuse également les marchands de tromper leur prochain, de mentir, de faire la guerre et d'être déloyaux et perfides (6199 f., 4687 f. « *Man siht vil wênic koufliute ûf erden / Mit triuwen und wârheit rîche werden* » 8297 ff.) [on voit peu de marchands sur la terre qui deviennent riches loyalement et honnêtement].

La réhabilitation du marchand, commencée timidement par Hugo von Trimberg, se poursuit avec plus d'énergie, avec Heinrich der Teichner (1310-1372/78) qui estime que les marchands sont un groupe social utile. Cette différence est-elle à mettre en rapport avec le fait que Hugo von Trimberg et Heinrich der Teichner dépendaient moins d'un mécène que les « *Sangspruchdichter* » et pouvaient davantage exprimer leurs propres opinions qu'eux ?

Les discours rimés du Teichner témoignent de ce qu'il vit à une nouvelle époque. Certes, il défend dans de nombreux discours rimés l'ancienne tradition et réclame qu'on respecte l'ancien *ordenung*, car « *allew ordnung ist von got* » (405,19) [tout ordre vient de Dieu]. Dieu – ou le Saint Esprit (637, 30631) – a établi l'*ordnung* et a donné à chacun sa place dans la création (3, 9-23). L'ordre social – *phaffen, ritter, pawrschafft* (564, 1740) – est organisé de façon hiérarchique et, à la tête de la hiérarchie, se trouve Dieu (435, 79). Dans cet ordre social chacun doit remplir une mission déterminée, chacun est le valet de l'autre et, pour plaire à Dieu et au monde ainsi que pour gagner la félicité éternelle, chacun doit s'en tenir à cet ordre (257, 32-38). Quitter cet *ordo* est *hochvart* [*superbia*] (511, 51-53). Néanmoins, les discours rimés du Teichner témoignent de ce qu'il vit à une nouvelle époque : l'idée d'*ordo* perd son ancienne signification et on ne peut rien contre cette évolution. On constate une dilatation du cadre social, ce qui est typique pour la deuxième partie du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup> : selon Heribert Bögl<sup>27</sup>, le Teichner subdivise les trois états de cette façon (642, 3-81) :

1<sup>er</sup> état:

- Haute noblesse
- Basse (moyenne) noblesse
- Les membres de la catégorie<sup>28</sup> qui ont sombré dans le crime, les chevaliers pillards et les chenapans qui mettent tout à feu et à sang

2<sup>ème</sup> état :

<sup>23</sup> Cité par Pierre Monnet, *op. cit.*, p. 47.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 60-62.

<sup>25</sup> Hugo von Trimberg était un habitant de la ville de Bamberg et un pédagogue averti. Il a passé cinquante ans de sa vie comme maître et recteur de l'école conventuelle de Gangolf à Bamberg. Il n'était pas théologien et se qualifiait lui-même de *leien* [lâïc] (184 ; 20640). Hugo von Trimberg, *Der Renner*, Gustav Ehrismann, éd., Stuttgart, 1908-11 (Bibliothek des Literarischen Vereins, Nr. 247-248-252-256). Nouvelle édition avec une postface et des compléments par G. Schweikle, Berlin, De Gruyter, 1970-1971 (Deutsche Neudrucke, Reihe : Texte des Mittelalters).

<sup>26</sup> Wolfgang Heinemann, « Zur Ständedidaxe in der deutschen Literatur des 13.-15. Jahrhunderts », *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, Halle, n° 92, 1970, p. 413-423.

<sup>27</sup> Heribert Bögl, *Soziale Anschauungen bei Heinrich dem Teichner*, Göppingen. Kümmerle, 1975, p. 34-35.

<sup>28</sup> Il est remarquable qu'ici on trouve des « *burger* », des habitants des villes, qui eux aussi auraient sombré dans le crime.

- Le pape
- Le clergé séculier
- Le clergé régulier

3<sup>ème</sup> état :

- Les habitants des villes (v. 65 « *in den stetten die purger* »).
- Les paysans (v. 69 « *pawman* »).

D'une part, notons que la classe sociale des paysans et celle du marchand sont réévaluées. Même si, en d'autres endroits le paysan est critiqué – le Teichner lui reproche paresse et glotonnerie (324, 10-11) –, la classe paysanne est donnée aux autres classes sociales comme modèle. Comme le souligne Heribert Bögl<sup>29</sup>, par là s'annonce un nouvel ordre social qui repose sur le travail et sur le rendement et qui commence à remplacer l'inégalité qui remonte à la naissance et au sang noble.

Le Teichner aborde le problème du marchand dans le chapitre 617 « *Von kaufleuten* » et rend un jugement tout à fait positif : les marchands sont un « *nutzist volk* » [peuple utile] (617, 2) ; et le poète estime qu'ils sont encore plus utiles que les paysans, dont on dit qu'ils nourrissent tout le monde (616, 12-13). En fait, tous les états sociaux vivent du marchand qui voyage à travers le monde entier et achète et vend des marchandises ; il se place même plus haut dans la hiérarchie que saint Pierre (617, 35-36). Dans la mesure où il ne trouve nulle part le repos, qu'il est toujours en route, il est même supérieur aux apôtres, car ceux-ci pouvaient se reposer et n'avaient qu'un but, accomplir la volonté de Dieu (617, 46-53).

Le *Buch der Rügen*, comme le Teichner à la même époque, ménage les *koufliute*, les marchands, qui vont en Inde, en raison des dangers et des difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur profession et qu'on interprète en leur faveur (1338-9). Mais les *kiufelaer*, les petits épiciers, au contraire, sont comparés à Judas, qui a vendu Dieu. L'auteur du *Buch der Rügen* est même plus sévère envers les petits épiciers qu'envers Judas, car, dit-il, ce dernier a agi pour nous sauver (1374 « *wan ez durch unser heil geschach* »). Dans les poèmes 478 et 479, le Teichner parle des « *burger* » [habitants des villes] en général et il estime qu'ils sont moralement et intellectuellement supérieurs à l'aristocratie. D'autre part, le Teichner aborde dans ce contexte l'opposition *nobilitas morum* et *nobilitas carnis*.

Parmi le petit nombre de poètes qui s'intéressent aux villes et aux citoyens, signalons l'armurier nurembergeois Hans Rosenplüt (vers 1400-vers 1470), originaire de Nuremberg, qui, en 1447, écrit le premier panégyrique d'une ville, « *Der Lobspruch auf Nürnberg* », et dans le poème « *Der Markgrafenkrieg* » [La guerre des villes ou du margrave] (Reichel 203-219 : 19)<sup>30</sup>, récit d'un témoin oculaire sous forme poétique, qui raconte essentiellement les victoires – en 1450 – de la ville de Nuremberg, soutenue par un millier de mercenaires suisses, il somme l'empereur Frédéric III de soutenir les villes. Dans ce poème qui se caractérise par une allégorie mettant en scène des oiseaux – de l'aigle jusqu'aux serins et aux mésanges –, Rosenplüt évoque même les paysans, représentés comme des mésanges : ils sont exploités par les seigneurs, qui eux sont les vautours. Rosenplüt est le seul poète qui défende une conception fondamentalement favorable aux villes, ce qui est surprenant puisque les villes jouent au cours du Moyen Âge tardif un rôle de plus en plus important dans la vie politique (songeons par exemple aux villes libres d'Empire, ou à la ligue des villes rhénanes ou à la Hanse). Cette évolution ne se reflète en aucune façon dans la *Sangspruchdichtung*. En effet, l'importance croissante des villes n'est pas reconnue, les poètes se montrent plutôt défavorables à leur égard, peut-être parce que les princes, au service desquels ils étaient, essayaient de faire obstacle aux aspirations des villes à l'autonomie.

<sup>29</sup> Heribert Bögl, *op. cit.*, p. 96.

<sup>30</sup> « *Der Markgrafenkrieg* », Hans Rosenplüt, *op. cit.*, n° 19, p. 203-219, commentaire p. 311-320.

« Der Lobspruch auf Nürnberg » est le premier panégyrique d'une ville daté de 1447 (396 vers)<sup>31</sup>. Au vers 5 Rosenplüt caractérise son poème de « new » (vers 3 « ein neues geticht »). C'est-à-dire selon l'éditeur Reichel (p. 322) un poème d'un nouveau genre ; avec lui Rosenplüt a introduit un nouveau genre dans la littérature allemande qui, plus tard, sera également pratiqué par Hans Sachs. Au reste, en 1459, il compose un nouveau poème dédié à la ville épiscopale proche de Nuremberg, Bamberg<sup>32</sup>. Dans le poème de Rosenplüt, Nuremberg apparaît comme la quintessence du commerce, de l'artisanat et de la science, de plus c'est l'une des cinq villes saintes au monde (Jérusalem, Rome, Trèves, Cologne et Nuremberg). En premier lieu il loue la protection sociale, mais aussi la belle fontaine (« *der Schöne Brunnen* » *auf dem Hauptmarkt*, édifée entre 1385 et 1396) : il décrit seulement le premier étage de la fontaine avec les neuf plus valeureux héros, trois païens, trois juifs, qui se sont sauvés de l'enfer, et trois chrétiens, et les sept princes électeurs, qu'il ne nomme pas. Il cite aussi l'organiste aveugle Konrad Paumann (vers 1415-1473), le plus important musicien de l'époque. Il montre enfin que c'est le mode spécifique du gouvernement de la cité, avec le conseil de la ville de Nuremberg, qui explique la prospérité de la ville. En effet, celui-ci ne subit pas l'influence des corporations ni des seigneurs de la ville.

En 1424 un anonyme avait déjà écrit un « Sag von Nürnberg » (163 vers), qui était déjà un panégyrique d'une cité<sup>33</sup>. Il s'agissait sans doute d'un poète vagant, étranger à la ville : « *Nurnberg han ich durchgangen gar / Wo ich in der wellt vmb far / Da lob ich Sy (die Nürnberger) mit grossem preys / Wer das nit war nit weys* ». Selon Ingeborg Glier<sup>34</sup>, l'auteur loue Nuremberg essentiellement parce que la ville abrite les reliques et les bijoux de l'Empire. Il compare Nuremberg avec six autres villes « saintes », Cologne, Bamberg, Rome, Aix-la-Chapelle, Bethléem et Jérusalem. De plus c'est un modèle de bonne éducation.

L'image de la société qui est ébauchée dans la « *Sangspruchdichtung* » et dans le grand poème didactique, est une image foncièrement conservatrice puisque, selon ces poètes, la hiérarchie des états est fixée par Dieu et qu'on ne doit rien y changer. D'ailleurs, au Moyen Âge, l'idée d'une révolution ne pouvait pas même naître, puisqu'on ne pouvait toucher à l'*ordo* voulu par Dieu. Dans cet ordre social la bourgeoisie des villes ne jouait aucun rôle. Après Hugo von Trimberg, le Teichner, qui réhabilite le marchand et introduit la bourgeoisie dans ses poèmes, est le représentant d'une nouvelle époque et d'une nouvelle mentalité. Un siècle plus tard, en 1447, est écrit le premier panégyrique d'une ville, « Der Lobspruch auf Nürnberg », et le poème « Der Markgrafenkrieg » [La guerre des villes ou du margrave], prend résolument le parti des villes contre les princes et les aristocrates.

## Les chroniques urbaines en Allemagne à la fin du Moyen Âge. Un exemple : les chroniques de la ville d'Augsbourg

Si la ville n'entre presque pas en ligne de compte dans le mécénat des « *Sangspruchdichter* » et ne joue qu'un rôle très secondaire dans cette poésie, en revanche, le développement des villes en tant qu'entités autonomes au point de vue économique, social et politique a

<sup>31</sup> « Der Lobspruch auf Nürnberg », *Ibid.*, n° 20, p. 220-234, commentaire p. 320-326. Voir aussi Jörn Reichel, *Der Spruchdichter Hans Rosenplüt*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1985.

<sup>32</sup> « Der Lobspruch auf Bamberg », Hans Rosenplüt, *op. cit.*, n° 21, p. 235-240, commentaire p. 326-328.

<sup>33</sup> Sag von Nürnberg, *Fastnachtspiele aus dem fünfzehnten Jahrhundert*, partie III, Adelbert von Keller, éd., Stuttgart, 1853 (Bibl. Des Litterarischen Vereins in Stuttgart 30), p. 1168-1171.

<sup>34</sup> Ingeborg Glier, « Die Sag von Nürnberg », *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, Berlin / New York, de Gruyter, 1992, vol. 8. S, col. 500-501.

entraîné en Allemagne la naissance d'un genre spécifique, celui des chroniques urbaines<sup>35</sup>, qui contribuent « à fixer la mémoire de la ville »<sup>36</sup>.

Alors que les chroniques universelles, comme celle d'Heinrich von München au XIV<sup>e</sup> siècle, et les premières chroniques urbaines, comme celle de Cologne par Gottfried Hagen (vers 1270) sont en vers, les auteurs des chroniques urbaines du XV<sup>e</sup> siècle ont choisi la prose en tant que véhicule. Dans le Moyen Âge tardif la prose, en effet, a supplanté les vers aussi bien dans le genre romanesque que dans le genre de la chronique. La prose est, comme l'écrit Thüring von Ringoltingen, garante de la vérité : elle signifie d'emblée la vérité. Elle convient donc parfaitement à l'Histoire, au genre historique qu'est la chronique.

Les commanditaires des chroniques urbaines sont les familles patriciennes, qui détiennent le gouvernement des villes et au service desquelles se trouvaient d'abord essentiellement des clercs. C'est pourquoi ce type d'historiographie s'est, au début, fondé sur les traditions aussi bien de la poésie classique que de l'historiographie latine et allemande qui l'avaient précédée et qui continuaient d'être pratiquées. Bientôt la nécessité de s'affirmer dans le présent évinça le regard universaliste, jeté sur un passé lointain, et de nouveaux thèmes et sujets s'imposèrent à l'historiographe urbain. Il s'agit avant tout des luttes des bourgeois pour leur liberté et leur autodétermination, des conflits sociaux et religieux spécifiques aux villes, de l'ouverture et de la sécurité des routes commerciales, de la diversité des modes de vie à l'intérieur des remparts de la ville et beaucoup d'autres thèmes qui émouvaient les citadins.

La chronique urbaine est à peine représentée en Angleterre et en France<sup>37</sup>. En revanche, il y a dans l'Empire beaucoup de chroniques urbaines, dont le nombre croît au XV<sup>e</sup> siècle à une époque où, comme le souligne Pierre Monnet<sup>38</sup>, « la territorialisation de l'Empire est de plus en plus défavorable au monde urbain ». Seules furent imprimées les chroniques qui pouvaient laisser espérer un débouché satisfaisant, et cela est bien compréhensible. Parmi les chroniques urbaines la *Cronica van der hilliger Stat van Coeln* avait les meilleures chances, ce qui s'est vérifié, car il existe encore environ cent exemplaires de cette chronique de par le monde, d'autant plus qu'elle est magnifiquement illustrée<sup>39</sup>.

Ici je vais prendre en considération trois chroniques de la ville d'Augsbourg, celle de Sigmund Meisterlin, celle de Burkhard Zink, enfin celle de Hektor Müllich (toutes les trois du XV<sup>e</sup> siècle). Dans la masse des informations je choisirai quelques faits intéressants.

### **Sigmund Meisterlin (1435-peu après 1497)**

Ce n'est qu'après le milieu du XV<sup>e</sup> siècle que fut écrite à Augsbourg la première chronique urbaine *stricto sensu*. En 1456, Sigmund Meisterlin, un moine bénédictin du monastère St. Ulrich et Afra, écrivit une chronique de la ville de Nuremberg. Ce moine était sans doute originaire d'Augsbourg et trente ans plus tôt il avait achevé sa *Chronographia Augustensium*, qui traitait de toute l'histoire de la ville d'Augsbourg depuis les origines jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Lors de nombreux voyages Meisterlin était entré en contact avec le pré-

<sup>35</sup> Peter Johanek, éd., *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter und in der frühen Neuzeit*, Cologne / Weimar / Vienne, 2000.

<sup>36</sup> Pierre Monnet, *op. cit.*, p. 191.

<sup>37</sup> Peter Johanek, *op. cit.*, p. XIII (note 31) souligne qu'en Angleterre, seule la ville de Londres produit une historiographie digne de ce nom, et qu'en France des bourgeois ou clercs écrivent jour après jour des notes analogues à des journaux intimes, par exemple au XV<sup>e</sup> siècle, les notes de Jean Maupoint, le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, la *Chronique scandaleuse* de Jean de Roye ; plus tard, on trouve la chronique de Jacques Duclercq à Arras, et celles de Philippe de Vigneules à Metz.

<sup>38</sup> Pierre Monnet, *op. cit.*, p. 191.

<sup>39</sup> Peter Johanek, *op. cit.*, p. XIII, note 31.



humanisme. Entreprise à l'instigation d'un bourgeois d'Augsbourg, Sigmund Gossenbrot, cette chronique fut ensuite, en 1457, sous l'influence du même homme, remaniée « *zu ainem gemainen nutz' deutsch* » [en un allemand d'utilité publique]. Sigismund Meisterlin essaya de remonter le plus haut possible dans le temps la naissance de la ville. C'est ainsi qu'il fit des Souabes les immigrants originels, qui étaient venus dans ce pays après la séparation des peuples et des langues. Cela permit aux chroniqueurs de situer la fondation d'Augsbourg avant la destruction de Troie. Meisterlin poursuit des buts édifiants : c'est pourquoi il traite surtout de l'histoire des saints et des évêques d'Augsbourg, pour laquelle il utilise d'anciennes œuvres biographiques et annalistiques. L'histoire profane est très concise, les derniers siècles, dans lesquels elle prédomine, ne sont représentés que dans un maigre appendice de notices. Dans la rédaction latine, Meisterlin termine sur l'année 1425 ; dans la version allemande (*Chronik und Historia*), il laisse intentionnellement de côté toute l'histoire récente depuis le roi Louis le Bavaurois. Après l'achèvement de la version allemande, Hektor et Georg Müllich établissent leur propre copie illustrée de cette chronique : Georg termine sa copie en avril, Hektor la sienne en juin 1457. Les deux manuscrits luxueux sont conservés<sup>40</sup>. Cette chronique est imprimée à Augsbourg en 1522 par Melchior Ramminger, avec la suppression cependant des huit premiers chapitres, sous le titre de *Ein schöne Croninck vn(d) Hystoria wye nach Der Synndtfluss Noe. Die teütschen dar speipar volck jren Anfang empfangen haben: besonderden ersten namen schwaben gehaissen worden Wa vnd wie sy vo(n) ersten gewonet vn(d) ausgebraut worde(n)*. Il y a encore trois exemplaires de cet imprimé, dans les bibliothèques universitaires de Fribourg en Brisgau et de Tübingen, de même qu'à la Bibliothèque du Land de Wurtemberg à Stuttgart (*Württembergische Landesbibliothek*). Le fait que la *Chronique d'Augsbourg* de Meisterlin ait été imprimée montre que le chroniqueur avait touché le goût et les intérêts du public contemporain.

#### **Burkhard Zink (vers 1396-1474/75)**

De la *Chronique de Nuremberg* de Heinrich Deichsler (1488-1506) il ne faut pas déduire que la bourgeoisie était seulement intéressée par les faits divers. La chronique, plus ancienne et d'un niveau supérieur, de l'Augsbourgeois Burkhard Zink<sup>41</sup> le prouve à l'évidence. Burkhard Zink était fils d'un tisserand et commerçant fortuné de Memmingen. A dix-huit ans il commença son tour de compagnonnage comme écolier vagant en Souabe. En 1415 il alla dans la ville d'empire d'Augsbourg, où il occupa à plusieurs reprises d'importantes charges municipales. Après de nombreux échecs, il fit carrière comme négociant des couches moyennes et fit du commerce jusqu'à Chypre. Entre 1450 et 1468, il mit par écrit, de sa propre initiative, les événements qui lui paraissaient remarquables dans sa ville et à son époque. C'est ainsi que naquit une vaste œuvre, composée de quatre livres et qui contient dans le troisième livre sa propre autobiographie. Les différentes parties indépendantes sont marquées par des introductions et conclusions particulières.

Le premier livre est la copie d'une chronique écrite peu après 1400, la plus ancienne chronique bourgeoise d'Augsbourg, transmise anonymement (1368-1406). Zink, qui commence par l'introduction d'une nouvelle constitution des corporations en 1368, ne copie

<sup>40</sup> Dieter Weber, *Geschichtsschreibung in Augburg, Hektor Müllich und die reichsstädtische Chronistik des Spätmittelalters*, Augsbourg, 1984 (Abhandlungen zur Geschichte der Stadt Augsbourg, 30), p. 59 sqq.

<sup>41</sup> *Chronik des Burkard Zink (1368-1468)*, F. Frensdorff, éd., *Chroniken der deutschen Städte*, vol. 5 (*Die Chroniken der schwäbischen Städte, Augsbourg*, vol. 2, Leipzig 1866 (Réimpression Göttingen 1965), p. 1-330. Heinrich Schmidt, « Die Augsburger Chronik des Burkhard Zink », *Die deutschen Städtechroniken als Spiegel des bürgerlichen Selbstverständnisses im Spätmittelalte*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1958, p. 29-38.

jamais simplement son modèle, il l'adapte, le renouvelle (« *erneuert* ») : « *und ist ze wissen, dass ich Burkhart Zingk diß geschicht...abgeschriben und erneuert han auß einem andern alten büechlin* » (p. 53). D'après ses propres déclarations, Zink a achevé ce premier livre en 1466.

Le deuxième livre donne des nouvelles concernant essentiellement la ville d'Augsbourg, d'après une source elle aussi anonyme, et d'après les expériences personnelles de Zink des années 1401-1466. Le chroniqueur écrit au début du deuxième livre : « *Hernach stat geschriben alle land, stett und märk, gegend und dörfer, die ich Burkhart Zingg bei meinen tagen erfahren und in den ich gewesen bin* »<sup>42</sup>.

Le troisième livre est constitué par l'autobiographie de Zink, qui raconte son origine et ses expériences jusqu'en 1456 et qui est suivie d'une chronique familiale, qui commence avec la mort de ses parents.

Le quatrième livre est le plus volumineux de tous : écrit pour la plus grande partie en même temps que les événements narrés, il commence en 1416 et s'achève en 1468. Zink se tourne dans cette partie vers les événements survenus jusqu'en 1468, qu'il a lui-même vécus et auxquels souvent il a pris une part active ou dont il a entendu parler : fréquemment il commence ses rapports par « *man sagt* » [on dit]. En gros, l'auteur procède selon l'ordre chronologique. Il s'appuie sur des informations orales, sur des notes officielles du conseil de la ville et sur des observations personnelles. Cela explique très bien que Zink ait remanié par deux fois le même laps de temps, dans le deuxième et le quatrième livre.

Surprenant est le vaste horizon de cet auteur, qui s'intéresse surtout aux points suivants :

- Les événements du quotidien ; les procès, les monnaies et les prix, par exemple les prix des denrées alimentaires dans sa ville natale; ou bien encore la « grande mort » (*das große sterben*) de 1430 (lui-même a perdu alors deux filles) ; les famines ; les persécutions et l'expulsion des juifs ;
- La guerre entre Zurich et les Confédérés en 1442 ; il traite également avec une certaine ampleur de la guerre, appelée « guerre des villes ou du margrave », entre une coalition de princes, sous le commandement du margrave Albrecht Achilles von Brandenburg, et l'union des villes de l'Allemagne du sud, principalement sous la conduite de Nuremberg et qui éclata en 1450. Le chroniqueur présente les deux parties en présence et énumère (de façon pas tout à fait exacte) les villes qui ont participé à la guerre. Il souligne avec insistance que les villes d'Empire n'ont pas suffisamment soutenu Nuremberg. Burkhard Zink fait brièvement allusion à son rôle dans la guerre. Zink rend compte de façon très détaillée de son activité de voyages et il énumère tous les pays qu'il a visités.
- Il parle encore du Concile de Constance en 1415, de Jan Hus, qui « *was ein großer geleter maister zu Prag [...] der was in etlichen stucken uynd articuln wider christenlichen glauben* », auquel le roi Sigismund a promis un sauf-conduit (« *ain frei sicher gelait* ») et qui malgré cela a été capturé apparemment à cause d'une décision du pape, puis brûlé le 6 juillet 1416 ; il parle de Hieronymus, qui fut exécuté le 30 mai 1416, des hussites et des guerres des hussites, qui, selon le chroniqueur, sont dues au fait que le roi Sigismund avait voulu réprimer l'hérésie (« *den unglauben geren gewendt* ») ; les habitants de Prague auraient bien accepté le roi comme souverain s'il leur avait permis de garder leur religion. La guerre éclata en 1420, dont le pape avait implicitement proclamée « guerre sainte ». Burkhard Zink est l'un des seuls chroniqueurs à ne pas être hostile à Jan Hus. Zink écrit au début que le roi a causé cette guerre, parce qu'il voulait défendre la foi chrétienne, et pour

<sup>42</sup> *Chronik des Burkard Zink (1368-1468)...*, p. 104.

finir il demande : « *wes ist die schuld ? Allain von unser aller großer sünd wegen* ». C'est toute l'humanité qui, à cause de tous ses grands péchés, est co-responsable (p. 87-97).

- Il traite aussi des relations commerciales de la ville d'Augsbourg, de la vie économique de sa ville natale, de la vente de blé à l'Autriche et Burkhart Zink conte lui-même (p. 161) qu'il a été officiellement chargé par le conseil de la ville d'Augsbourg de cette affaire ; il parle enfin de l'état des voies commerciales à travers les Alpes et il fait part des observations qu'il a pu faire lors de ses voyages dans l'espace méditerranéen.

Burkhart Zink est surtout intéressé par la politique : sa méfiance envers les princes est très sensible dans sa conscience politique. Il ne cesse de souligner qu'il prend parti de façon subjective en tant que bourgeois d'une ville d'Empire ; il ne perd jamais de vue la menace des libertés urbaines par les princes ecclésiastiques et laïcs et il déplore à haute voix les succès de ces seigneurs. Zink est inquiet pour la liberté des villes d'Empire et il sent que la ville d'Augsbourg est mise en danger<sup>43</sup> : cette peur pour la sécurité de la ville est le fondement de sa conscience politique. Il constate avec regret que les villes ne s'aident plus les unes les autres, mais que chacune mène sa propre politique<sup>44</sup>, et il critique les villes parce que sa propre ville ne reçoit pas leur aide. Au reste, les villes d'Empire sont pour Zink l'Empire, car, dans la mesure où certaines d'entre elles se sont alliées après la guerre du margrave (1450) avec les seigneurs<sup>45</sup>, « *ist das reich alles zertrent* », écrit Zink<sup>46</sup>, et le déclin est proche. Mais il a le bien commun de l'Empire devant les yeux. En résumé, citons Erich Maschke : « Zink écrit l'histoire d'Augsbourg, depuis la politique jusqu'à l'incendie de maisons, et il s'occupe aussi de l'histoire de l'Empire et de l'Église, d'autant plus qu'elle est liée à Augsbourg. Toutefois la chronique est entremêlée de connaissances et d'expériences du marchand qui commerce en pays lointains »<sup>47</sup>.

Comme Zink aborde, dans les parties principales de son œuvre, les événements contemporains, il divise fréquemment l'Histoire en récits isolés et en réflexions sur les événements qu'il représente souvent dans toute leur évolution. Mais cela ne nuit guère au récit, souvent détaillé, qui prend à l'occasion une dimension dramatique ; en effet, la façon dont Zink raconte est vivante et concrète, son style n'est jamais sec, il est animé au contraire de remarques pertinentes et de tournures proverbiales. En somme, nous rencontrons dans cette œuvre un auteur cultivé, doué, qui est l'un des chroniqueurs urbains les plus importants de son époque et dont l'œuvre reflète la conscience et l'énergie des représentants remarquables de la première bourgeoisie. Cette chronique, qui avait certainement été écrite pour un public restreint, vraisemblablement seulement pour la famille et le cercle des amis de l'auteur, n'a pas eu une large sphère d'influence. Ce qui est intéressant est, en effet, la relation de l'histoire de la ville avec sa propre biographie.

La chronique de Burkhard Zink a ceci de particulier que c'est grâce à Paul Hector Mair qu'elle est parvenue jusqu'à nous, car le plus important manuscrit conservé, auquel remontent les autres, vient de l'une de ses collections. Paul Hektor Mair, qui travaillait pour le conseil de la ville d'Augsbourg, est l'auteur lui aussi à la fin du XV<sup>e</sup> siècle d'une chronique urbaine, qui

<sup>43</sup> Heinrich Schmidt, *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>44</sup> *Chronik des Burkard Zink (1368-1468)...*, p. 228.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 230-231.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>47</sup> Erich Maschke, « Er wirtschaftliche Aufstieg des Burkard Zink (1396-1474/75) in Augsburg », *Festschrift Hermann Aubin zum 80. Geburtstag*, Otto Brunner *et al.*, éd., Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1965, p. 235-262. La citation se trouve p. 236.

est parvenue jusqu'à nous sous la forme de plusieurs imprimés, dont le plus ancien est originaire de Strasbourg en 1539, avec des gravures sur bois de Weiditz : *Bericht vnd anzeigen aller Herren Geschlecht der loblichen Statt Augsburg so vor Fünffhundert vnd mehr Jaren...dasselbst gewonet vnd bis auff Achte abgestorben...*

### Hektor Müllich (1418/20 – 1489/90)<sup>48</sup>

Le plus important travail de la fin du xv<sup>e</sup> siècle est la chronique de Hektor Müllich. Hektor Müllich est originaire d'une famille fortunée de commerçants d'Augsbourg. Il est né vers 1418-1420. Il avait des connaissances de latin et d'italien. Il voyageait beaucoup. Il figure dès 1456 dans le livre fiscal. Par moments il fait partie du 1% des plus riches contribuables. En 1486, il est à la 39<sup>e</sup> place des contribuables. Par son second mariage avec Anna Fugger, Müllich noue des liens de parenté avec les Fugger, dont la maison de commerce est, dans le dernier quart du xv<sup>e</sup> siècle, l'une des plus importantes d'Europe. Comme maître de la corporation des boutiquiers (à partir de 1466), il est membre du petit conseil, à partir de 1481 membre du grand conseil. Il fut élu à plusieurs importantes fonctions, mais ne fut jamais bourgmestre. D'après le témoignage des livres fiscaux il doit être mort entre octobre 1489 et octobre 1490.

Hektor Müllich n'était pas seulement chroniqueur ; avec son frère Georg, il était aussi collectionneur (il monta une bibliothèque, qui alla au xvi<sup>e</sup> siècle aux Fugger, et acquit par exemple une bible de Mentel et un manuscrit du *Livre de Troie I*, qui est maintenant à la Staatsbibliothek de Berlin), copiste (il copia par exemple en 1457 la version allemande de la *Chronique d'Augsbourg* de Sigismund Meisterlin et la continua pour la période de 1348 à 1456 en brèves notices annalistiques : ce fut le premier essai de Hektor Müllich dans le domaine de l'historiographie et cela le stimula à écrire une chronique propre. Il avait également accès aux cercles du premier humanisme d'Augsbourg.

En continuant la *Chronique d'Augsbourg* de Sigismund Meisterlin, Müllich a pris goût à l'historiographie. C'est pourquoi il se décide plus tard à écrire une ample chronique. Il relate les événements survenus entre 1348 (c'est l'époque de Charles IV) et 1487.<sup>49</sup> La chronique de Hektor Müllich nous est conservée par cinq manuscrits du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècles<sup>50</sup>. En raison du grand nombre de thèmes abordés par Müllich, je ne prends en considération dans ce qui suit que les passages significatifs.

Müllich rend compte de la « mort noire », c'est-à-dire de la peste qui sévit en Europe entre 1347 et 1352, mais aussi en 1463 ; de la situation des Juifs, bien qu'il n'y ait à Augsbourg plus de communauté importante de Juifs ; des litiges entre Augsbourg et les ducs de Bavière

<sup>48</sup> *Chronik des Hektor Müllich (1388-1487)*, Mathias Lexer et Fr. Roth, éd., *Chroniken der deutschen Städte*, vol. 22 (*Die Chroniken der schwäbischen Städte, Augsburg*, vol. 3, Leipzig 1892 (réimpression, Göttingen 1965), p. 1-273. Dieter Weber, *Geschichtsschreibung in Augsburg, Hektor Müllich und die reichsstädtische Chronistik des Spätmittelalters*, Augsburg, Mühlberger, 1984.

<sup>49</sup> Il utilisa principalement la Chronique anonyme de 1368 à 1406, qu'il a remaniée de façon critique, de même que du matériel qu'il a lui-même amassé. La chronique de Müllich est le fondement de toute une série de travaux des générations suivantes qui en partie la continuèrent, en partie la complétèrent avec des informations des époques plus anciennes. Citons Jörg Demer qui commence en 1499 sa copie de la chronique de Müllich et la poursuit jusqu'en 1512. Mathäus Müllich prend ensuite l'œuvre de Demer pour base, en range les informations de façon chronologique et la continue jusqu'en 1545. Max Walther remanie la chronique de Müllich et la complète jusqu'en 1510. Le remaniement de Müllich par Walther est utilisé par le commerçant Wilhelm Rehm (1462-1528/29) qui, par son mariage avec Walburga Fugger, une sœur de la femme de Müllich, Anna Fugger (1485) devient le beau-frère de Müllich. Rehm utilise d'autres chroniques de Augsbourg et prend des pièces d'archives en considération. La version de Rehm passe pour le plus important remaniement de la chronique de Müllich.

<sup>50</sup> Le plus ancien et le plus important est le 2<sup>o</sup> cod. Aug. 72 de la bibliothèque d'Augsbourg (avec des gloses de Konrad Peutinger). Les autres manuscrits contiennent en même temps les continuations des quatre remanieurs.

(là, le droit est du côté de la ville impériale) ; des démêlés entre la ville et l'Église : la défense des libertés de la ville d'Empire est la tâche la plus importante de tous les habitants.

Il donne une vue d'ensemble de l'ordre social, et là le lien étroit entre richesse et pouvoir politique est mis en évidence, tandis que toujours le chroniqueur adopte le point de vue des patriciens. Il donne un aperçu des tensions et conflits entre « pauvres et riches », des luttes des bourgeois du Moyen Âge tardif, par exemple du soulèvement des artisans en 1368. À l'opposé de Burkhart Zink, qui relate de façon détaillée la vie économique à Augsbourg et les relations commerciales que la ville entretient avec l'étranger, Müllich ne donne que de brèves informations.

Müllich parle des passe-temps et des mondanités, par exemple des tournois auxquels s'intéressaient les cercles dominants de la bourgeoisie, comme spectateurs mais aussi comme participants<sup>51</sup>. Le chroniqueur raconte brièvement le supplice de « *maister Hussen, der die zwietracht des glaubens machet in Behem* » (p. 58) et de Hieronymus, « *des Hussen gesell* » (p. 60), de même que la prise de Prague par les Hussites en 1448 (p. 91), sans nullement entrer dans les détails. Il parle rapidement des impôts spéciaux qui furent levés en 1428 à Augsbourg pour financer les guerres contre les Hussites (p. 171). Il raconte sobrement la défaite dévastatrice d'une armée impériale (« *Man maint [...] das bei 2000 mannen umbkomen seien* »), lors de laquelle les Hussites ont enterré vivant plus d'un prisonnier (p. 159).

En revanche, il parle de façon un peu plus détaillée de l'Ordre Teutonique qui fut chassé en 1457 de Prusse parce qu'il n'avait plus d'argent pour payer les mercenaires et avait dû mettre en gage châteaux et villes que les mercenaires mirent en vente, entre autres la Marienburg que le grand-maître dut quitter en juin 1457. Cela est arrivé aux chevaliers teutoniques à cause de leur orgueil, ajoute Müllich (p. 128-129). Il est aussi question de la deuxième paix de Torun le 19 octobre 1466 et les chevaliers teutoniques sont de nouveau accusés d'orgueil face aux petites gens (p. 207). Lors de cette paix, l'Ordre Teutonique perd tous les territoires qu'il possédait, hormis celui qui reçut plus tard le nom de « Prusse orientale ».

Hektor Müllich en vient à plusieurs reprises à évoquer le danger turc. En s'appuyant sur le récit de voyage du témoin oculaire Johannes Schiltperger<sup>52</sup> il dit par exemple quels sont l'arrière-plan et le déroulement de la bataille de Nicopolis, qui s'est terminée par une défaite écrasante de l'armée chrétienne (p. 41-45). Müllich donne la date de 1399, bien que la bataille se soit déroulée le 28 septembre 1396. En s'appuyant sur sa source, Müllich voit la cause de la défaite dans les querelles dans l'armée chrétienne<sup>53</sup>.

Müllich parle évidemment de la chute de Constantinople le 29 mai 1453 ; il évoque la mort de l'empereur de Constantinople, le massacre des « *guoten geschlächten* » et de la population de la ville, la vente de nombreux habitants comme esclaves et, pour finir, la transformation de la plus belle église, « *sant Sophya, zuo ainem tempel des Machmets* » (p. 111). Ce qui frappe dans ce récit c'est que Müllich ne relate que les quelques faits sans prendre position et sans entrer dans le détail des cruautés commises par les Turcs. Enfin il évoque

<sup>51</sup> Il n'y avait pas seulement des tournois pour les nobles, mais aussi uniquement pour les bourgeois. Müllich raconte, par exemple, que lorsque le duc Hans de Bavière séjournait en 1457 à Augsbourg, eut lieu un tournoi faisant suite au tournoi chevaleresque et auquel participèrent aussi des bourgeois (« *ain gesellenstechen, darinn auch burger hie stachen* » p. 122).

<sup>52</sup> Johannes Schiltperger, *Reisen in Europa, Asia und Afrika von 1394-1427*, Tübingen, 1885 (Bibl. Des Lit. Vereins in Stuttgart CLXXXII).

<sup>53</sup> Le duc de Bourgogne et les Français ne voulaient pas accorder à l'empereur Sigismund l'honneur d'ouvrir la bataille. Cela eut pour conséquence que les Français commencèrent la bataille seuls et furent repoussés après une offensive couronnée de succès, que les Hongrois prirent la fuite et que les Chrétiens furent vaincus. Les Turcs se vengèrent cruellement de leurs grandes pertes, tuèrent de nombreux prisonniers ou bien, après que les conseillers eurent prié le sultan de se modérer, car « *sollichs pluotvergiessen möchte von got an im gerochen werden* », ils les vendirent comme esclaves « *überal in die haidenschaft* » (p. 44).

l'expansion des Turcs après la chute de Constantinople<sup>54</sup>. Ce qui caractérise la *Chronique d'Augsbourg* de Müllich est sa concision, la sobriété des comptes rendus, qui sont pour la plupart dignes de foi, l'absence d'engagement personnel du chroniqueur, qui rapporte seulement les faits de façon succincte et laconique.

En conclusion, on pourrait affirmer que l'existence en Allemagne de nombreuses chroniques urbaines, alors que le genre est à peine représenté en Angleterre et en France, est peut-être due simplement à la présence en Allemagne de villes d'empire, dotées de nombreuses libertés qu'il s'agit de défendre. La ville devient, comme le souligne Pierre Monnet<sup>55</sup> « le point à partir duquel s'observe l'Empire de la même façon que l'Hôtel du Conseil devient le centre à partir duquel s'observe le reste de la cité ». De fait, les chroniques urbaines sont, à côté des monuments de la ville par exemple (hôtel de ville, fontaine de la place du marché, la cathédrale de Strasbourg etc.), un moyen de définir la ville comme communauté juridique, de défendre l'autonomie de la ville, de préserver les libertés urbaines ou de restaurer l'ordre intérieur, bref de contribuer à l'identité de la ville en tant qu'entité.

### Conclusion

Malgré le développement des villes dans l'Empire au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, la ville ne joue qu'un rôle négligeable dans la « *Sangspruchdichtung* ». Les auteurs des grands poèmes didactiques Hugo von Trimberg et, dans une bien plus large mesure Heinrich der Teichner, s'emploient à réhabiliter les bourgeois, en particulier les marchands. A la fin du Moyen Âge naissent dans l'Empire de nombreuses chroniques urbaines qui secondent la conscience et la compréhension que la ville et ses habitants ont d'eux-mêmes : elles « préservent l'identité des villes » et « permettent aussi de sauvegarder leur pouvoir de plus en plus contesté »<sup>56</sup>. L'historiographie urbaine a une fonction essentiellement didactique : elle a pour mission d'instruire les communautés. Elle a de même une fonction politique : elle a été qualifiée de « mémoire collective mise par écrit », de « conscience de la ville »<sup>57</sup>, ou encore de « miroir de la conscience de soi-même de la bourgeoisie »<sup>58</sup>. Elle contribue à la stabilisation de l'ordre établi et, dans ce contexte, on l'utilise comme arme de propagande.

<sup>54</sup> Dieter Weber, *op. cit.*, p. 135 sqq.

<sup>55</sup> Pierre Monnet, *op. cit.*, p. 192.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>57</sup> *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter...*, p. XIV.

<sup>58</sup> Heinrich Schmidt, *op. cit.*, p. 10.